

## ***Gustave Archambault***

(1872-1899)

par *G. Delage*

Le lieutenant *Gustave Archambault* est un *Charentais*. On a donné son nom à la ville de *Fort-Archambault*, en *Afrique Equatoriale Française*. Une rue d'*Angoulême* porte également son nom.

Il est né le 20 juillet 1872, au poste forestier de *Bois-Blanc*, commune de *Touvre*. Il était le troisième d'une famille de sept enfants. Son père, garde forestier à *Bois-Blanc*, depuis 1872, fut nommé en mars 1879, brigadier au poste de la *Croix-Rouge*, dans la forêt de la *Braconnne*, puis en mars 1881 au *Lac Français*. Il devait y rester jusqu'en 1897, date à laquelle il prit sa retraite et alla habiter aux *Rassats*, commune de *Brie*, où ses descendants ont conservé sa maison.



*Gustave Archambault*

A la famille du Lieutenant Archambault, qui m'a si aimablement permis de prendre connaissance des nombreuses lettres qu'il écrivait à ses parents, ainsi que de l'important travail qu'il rédigea sur l'"*Insurrection de l'Imerina en 1896*"

*G. Delage*

*Gustave Archambault* fréquenta successivement les écoles communales de *Brie*, *La Prévôtterie* et *Touvre*. En 1883, il obtint une bourse et entra, comme interne, au *Collège de La Rochefoucauld*, puis, en 1887, au *Lycée d'Angoulême* où il fit de brillantes études.

En 1892, il entre à *Saint-Cyr*. A sa sortie de cette école, il passe quelques semaines de repos dans la forêt de *La Braconnne* qu'il connaît si bien. Un décret du *Président de la République* en date du 15 septembre 1894, le nomme à un emploi de sous-lieutenant dans le *Corps de l'Infanterie de Marine* et le place à la suite du *2e Régiment* à *Brest*.

Il n'y reste d'ailleurs pas longtemps, car le 20 avril 1895, six mois plus tard, il s'embarque à *Marseille* avec le *13e de Marine*, à destination de *Majunga*, dans l'île de *Madagascar*. Les troupes dont il fait partie vont conquérir la grande île.

Sur le bateau, le "*Chateau-Yquen*", où s'entassent 900 hommes, 150 mulets et chevaux, sans compter les vivres, les bagages et les munitions, il écrit à son père:

*"Nous sommes partis de Marseille hier soir. LO, au moins, il y a eu une petite ovation. Nos hommes ont reçu, des fenêtres, une multitude de bouquets. Les vivats se multipliaient tout le long du trajet. Une jeune fille assez jolie est venue m'apporter une superbe fleur de pivoine. J'aurais bien voulu la remercier par un baiser, mais j'y ai renoncé pour ne pas rester en arrière de ma section. Mes hommes l'ont acclamée chaudement. Il faut dire que je commence à être bien vu d'eux. Ils ne démentent en rien leur réputation de vigueur et de crânerie."*

Il est probable, d'ailleurs, que la confiance des soldats envers le chef et du chef envers les soldats était justifiée. Dans ses nombreuses lettres, jamais le lieutenant *Archambault* ne se plaindra de ses hommes. Au contraire, il en fera souvent des éloges. Il aidera, par exemple, le soldat exténué, harassé, à gravir les derniers mètres d'un talus. Il comprend très bien cette fatigue et l'explique à son père. Il se rend bien compte que lui, officier, est un privilégié par rapport au soldat. Il a du pain, du vin, du tabac; le soldat boit de l'eau depuis quinze jours, ne mange que des biscuits et ne fume pas, dit-il encore à son père pour lui faire comprendre que la mauvaise nourriture a été un grand ennemi dans la campagne de *Madagascar*.

Au moment de quitter la *France*, l'émotion le gagne :

*"La France, j'étais ému hier soir, en la quittant et je n'étais pas le seul. Je comprends bien l'enthousiasme de ceux qui nous voient partir et je comprends bien aussi les larmes que j'ai vu jaillir des yeux de quelques-unes des personnes qui nous souhaitaient un heureux retour."*

Pourtant, à cet instant, c'est un cri d'espoir qu'il lance:

*"Quelques-uns de nous y resteront, sois tranquille, je n'en serai pas. "*

La traversée, calme, n'est guère mouvementée que dans le canal de *Suez*. Le bateau fait escale à *Port-Said*. De cette ville, le lieutenant *Archambault* nous laisse une belle description:

*"Ville curieuse, grande à peu près comme Angoulême. Une ville européenne dont les maisons, d'ailleurs, ne ressemblent pas à celles de France, et un village arabe formé de masures et de ruelles tortueuses et poussiéreuses, peuplées de chèvres, de poules et de chameaux, au milieu desquelles se roulent des gamins fort sales mais jolis tout à fait. Les hommes ne sont pas beaux. Les femmes, on n'en peut rien dire. On ne voit que leurs yeux et elles ont sur le nez un petit bâton long comme le doigt."*

Dans le canal de *Suez*, le bateau s'échoue plusieurs fois, dit-il:

*"Nous sommes restés, deux jours en vue d'Ismaïlia et le second jour, nous avons pu descendre à terre. On avait télégraphié au Caire pour demander l'autorisation de faire descendre les hommes à terre. Cette autorisation fut accordée mais les Anglais ne s'y fiaient qu'à moitié. A un moment donné, nous étions 5.000 dans le canal, avec des armes, de l'artillerie, tout ce qu'il fallait pour descendre en Egypte et en mettre les Anglais à la porte."*

*Ismaïlia est une petite ville de 3.000 habitants, absolument française. Nous y avons reçu un accueil excellent. Quand Je bataillon est arrivé le matin, clairon en tête, la moitié des hommes pleurait. C'est la première fois qu'a Ismaïlia, on voit un bataillon français et qu'on entend des clairons."*

Et le 21 mai 1895, le "*Château-Yquen*" arrive à *Majunga*. Le bataillon débarque. Le lieutenant *Archambault* restera deux ans à *Madagascar*. C'est une nouvelle vie qui commence. Plus de rasoir. On se laisse pousser la barbe. Le teint brunit. On ne porte plus de chaussettes. Les repas sont excellents, meilleurs que dans n'importe quel hôtel d'*Angoulême*. Notre lieutenant mange bien. Ses uniformes lui sont trop petits tellement il grossit vite. Cependant, il commence à s'ennuyer car on ne lui a fait faire, avec ses hommes, au bout de 3 semaines, que 22 kilomètres en direction de *Tananarive*, la capitale de l'île, la ville à prendre.

Déjà, il décrit à son père la désolation du pays parcouru:

*"Le pays que nous voyons depuis Majunga n'est guère peuplé. Tous les villages sont détruits ou abandonnés. Les habitants se sont enfuis avec leurs troupeaux, ne laissant rien, rien, rien, sauf quelques champs de manioc."*

C'est un excellent topographe. Aussi le charge-t-on pendant cette inaction de 2 semaines, de faire une reconnaissance topographique avec levé d'itinéraire ce qui lui permet de voir pour la première fois une tribu de *Sakalaves* rentrant à leur village. Il s'empresse de le signaler à ses parents:

*"Je visite un village abandonné de 30 cases, sur les bords de la Betsi boka. Au retour, je rencontre une petite tribu de Sakalaves. Ils rentrent au village avec un laissez-passer de l'Etat-major Général et ramènent un troupeau de 150 à 200 bœufs. Ils me donnent des citrons, des bananes et me guident pour revenir au camp par le plus court chemin."*

Au bout de 25 jours, son bataillon n'a parcouru que 45 kilomètres depuis *Majunga*. Et il y en a 450 à faire pour aller à *Tananarive* Le sous-lieutenant *Archambault* est désolé.:

*"Toujours pas de Hovas. On prend le service de sûreté pour acquit de conscience, mais on est aussi tranquille qu'au camp de La Braconne. Pas moyen de trouver ni citrons, ni bananes, ni poules, ni œufs.. Du bœuf et du veau, du veau et du bœuf, tel est notre ordinaire. La fièvre commence à régner. 40 % des soldats sont atteints. On dirait qu'on veut affaiblir le moral, jusqu'ici très bon, de la brigade d'Infanterie"*

*de marine. On nous a collés dans une boucle de la Betsiboka où, de quel que côté que vienne le vent, nous avons les émanations fiévreuses des palétuviers. Qu'a-t-on fait des belles paroles d'il y a deux mois: ""Ne restez pas dans ces pays bas et marécageux où règne l'impaludisme, poussez rapidement vers les Hauts-Plateaux, plus sains. "" Nous sommes ici depuis un mois, dans ces bas-fonds malsains et tout cela parce que le service de l'Intendance qui devrait être si parfaitement organisé, ne l'est pas du tout et qu'on craint de ne pas pouvoir nous ravitailler."*

Mais dans sa lettre du 2 août 1895, 45 jours plus tard, grande nouvelle! Voici enfin les *Hovas*. Jusqu'alors, son bataillon était resté en queue de colonne. Mais cette fois, dit-il:

*"je crois qu'on est décidé à se servir de la brigade de marine. La raison en est bien simple. L'autre brigade est sur le flanc, a rapatrié les deux tiers de son effectif et en a un autre tiers dans les ambulances. Le 200e n'a pas tiré un coup de fusil aux Hovas et il reste 80 hommes valides par compagnie. Le régiment d'Algérie seul a fait quelque chose. Nous en sommes à tirer notre premier coup de fusil, mais cela ne tardera guère. Les avant-postes Hovas sont à 2 kilomètres des nôtres."*

Toujours impatient d'avancer vers la capitale *Hova*, il doit cependant s'arrêter quelques jours et se transformer en chef-cantonnier. Les Français sont obligés de construire une route pour le passage de leurs voitures. C'est un travail pénible:

*"La grande cause du retard énorme de l'expédition, dit-il un peu plus tard, ce n'est pas la résistance que nous rencontrons, c'est la difficulté de réapprovisionnement croissant avec la distance de la base de ravitaillement, Majunga. C'est aussi la nécessité de construire une route pour permettre aux fameuses voitures Lefebvre de suivre la colonne pour lui apporter des vivres. Nous l'avons construite jusqu'ici, soit environ 340 kilomètres en 3 mois et c'est un travail de géants. Nous avons fait une route de 3 mètres de large, et mon bataillon, en particulier, a toujours travaillé en pays de montagne. Pourtant ce n'est qu'un sentier non empierré. Mais la nécessité, en montagne, d'avoir une pente assez faible pour permettre le passage des voitures chargées, oblige à des travaux considérables de déblai. Et tout va être détruit pendant la saison des pluies."*

*Outre ce retard, la construction de la route aura causé la diminution de nos effectifs pour une proportion énorme. Mon bataillon, parti avec 840 hommes de Cherbourg, en avait 780 le 27 juillet. Le 1er septembre, après un mois de travaux de route, il tombe à 640. Les autres sont dans les hôpitaux, une vingtaine sont morts."*

Au moment où il écrit ces lignes, le 9 septembre 1895, il est depuis 15 jours dans la plaine d'*Andriba*, un lieu fortifié à l'extrême par les *Hovas*, mais où n'a pas lieu la grande bataille escomptée, les *Hovas* s'étant retirés sans lutte:

*"C'est de là que doit partir la colonne légère qui enlèvera en 20 jours les 180 kilomètres à faire pour arriver à Tananarive. On y concentre les troupes et les approvisionnements.. Le magasin qu'on y forme contiendra 400.000 rations et la colonne emporte avec elle 22 jours de vivres. Elle doit comprendre environ 3.000 hommes et marcher sans arrêt de plus d'un jour. On ne met pas en ligne de compte la résistance qui sera probablement insignifiante. Les Hovas savent faire de beaux retranchements, tirer un parti extraordinaire du terrain. pour y préparer savamment la défense, mais arrive un bataillon qui marche bravement contre eux, ils détalent sans pour ainsi dire tirer un coup de fusil. "*

Dans son bataillon, on fait un triage pour la colonne légère: 380 hommes environ. Les autres sont anémiés ou fiévreux au point de ne pouvoir aller plus loin en portant un chargement de 25 kg. On manque aussi de nourriture. Les soldats n'ont ni pain, ni vin. En six semaines, chaque homme n'a pas bu deux litres de vin. Eau et biscuits remplacent pain et vin. Et ici apparaît un trait bien marqué du caractère du lieutenant *Archambault* quand il écrit à son père:

*"Les officiers sont mieux (que les soldats). Nous avons eu à peu près régulièrement du pain et du vin jusqu'au 1er septembre. Depuis nous sommes aux biscuits et à l'eau. Mais je ressens moins cette privation n'ayant ni sac à porter, ni travaux de terrassement à faire."*

On comprend pourquoi il aime ses soldats et pourquoi ceux-ci le lui rendent bien.

Comme le triage s'achève, le sous-lieutenant *Archambault* est inquiet. Il voudrait tant faire partie de la colonne légère!

Mais il a la peur qu'on ne le laisse au camp pour se charger du dépôt des isolés. Aussi, quelle joie, le 10 septembre!:

*"C'est décidé, dit-il à son père. Je vais à Tananarive. Une prière. Envoie-moi donc par colis postal, au premier courrier, un tout petit colis de graines de bonne qualité: radis, carottes, choux, salades, navets,*

*etc... tout ce qu'il faut pour faire un jardin. J'en trouverai l'emploi quand, la campagne finie, nous formerons des postes."*

Et, enfin, le 2 octobre 1895:

*"Nous y voilà depuis deux jours! Nous sommes arrivés enfin dans cette ville qui était notre objectif. Depuis Andriba, nous avons fait une marche qui, à mon avis, est admirable et efface toutes les défauts de la partie précédente de la campagne. En 15 jours, juste avec 3.000 hommes, nous avons fait 200 kilomètres et livré 5 combats heureux. Le quinzième jour, nous sommes entrés dans la capitale de l'île, après une vraie bataille, probable ment la seule de toute l'expédition."*

Après avoir raconté à son père, dans les moindres détails ce qu'a été la marche sur Tananarive et la bataille qui a préludé à la prise de cette ville, il fait une belle description de la capitale:

*"Tananarive fait de loin fort bel effet. Les palais de la Reine et du premier ministre paraissent superbes. La ville, bâtie sur une hauteur qui domine la plaine environnante d'une centaine de mètres, est en amphithéâtre, les maisons égayées et entourées de jardins qui, de loin, paraissent verdoyants. L'ensemble a l'air gai et frais, les maisons jolies.*

*On entre dans la ville. Tout change. Au lieu de rues, des casse-cou, une espèce de sentier étroit entre les maisons, avec des blocs énormes de rochers qui barrent la rue de distance en distance. De tout cela s'élève une poussière épaisse, et bien entendu, l'odeur des immondices qui y séjournent perpétuellement. Et puis, il faut grimper des raidillons fort durs...*

*A Tananarive, on trouve des légumes comme en France navets, carottes, laitues, cresson, choux... à des prix raisonnables. La viande est bon marché: un gigot 4 à 6 sous, un filet de bœuf 10 sous, le porc 4 à 5 sous le kg., un beau poulet 8 sous, une oie 15 à 20 sous, un mouton 2 francs... Le vin se vend cher, 2 à 3 francs le litre. Pas de pain. On mange du gâteau de riz, lourd et indigeste. "*

Et la vie y coule, monotone, sans incidents pour quelque temps. Le sous-lieutenant Archambault a tout le temps de faire à son père, ses réflexions sur la campagne qui vient de s'achever:

*"Le général Duchesne a eu beaucoup de chance que cela se passe aussi bien. Tant mieux. Son échec nous aurait amené bien des désagréments. Nous avons agi d'une manière bien hardie et bien risquée. Nous avons réussi surtout parce que nous avons affaire à un ennemi négligeable. La colonne légère avait beaucoup de chances d'échouer et son échec aurait amené alors une catastrophe dont bien peu de nous seraient revenus. Suppose que nous ayons été repoussés dans un des derniers combats et obligés de reculer sur Andriba ou nous pouvions espérer trouver quelques renforts. Nous épuisions tout de suite nos munitions dans les combats incessants qu'il nous eût fallu livrer. Nous étions bientôt réduits à nous défendre à la baïonnette et, avec un adversaire bien décidé, nous étions décimés, tués l'un après l'autre. Et sur 180 kilomètres, pas un poste où nous puissions espérer trouver du renfort. Avec cela, à Andriba, en admettant que nous ayons pu y arriver, nous n'aurions plus trouvé personne qui fût capable de nous porter secours. Voilà, en effet, ce que nous apprenons maintenant. Quinze jours après notre départ d'Andriba, sur tous les hommes plus ou moins malades que nous y avons laissés, les deux tiers étaient dans les hôpitaux ou évacués sur l'arrière. Des autres, pas un seul n'était capable de faire 2 étapes de suite. Actuellement, aucun ne peut monter à Tananarive. On les évacue en France, comme on peut. Ils meurent comme mouches. Toute la route de Majunga à Tananarive présente un aspect lamentable. On est empesté par les cadavres des mulets et des Kabyles qu'on n'a pas enterrés. Dans beaucoup d'endroits, les cimetières, où les fosses sont à peine creusées, sont des foyers d'infection. C'est un tableau navrant.*

*Hier, sont arrivées à Tananarive, deux compagnies d'infanterie de marine qui, à elles deux, ont 70 hommes sur 400 partis de France, le 20e, parti le 20 octobre de Tananarive, n'a pas 200 hommes valides sur 2.900 au début. Nos compagnies sont encore de 70 hommes et sont parmi les plus fortes. Cette prise de Tananarive aura coûté cher. Qu'eût-ce été si, comme le disaient certains journaux, nous avions hiverné à Andriba pour reprendre la campagne à la fin de la saison des pluies ? "*

La monotonie de la vie à Tananarive est pourtant bientôt rompue; il assiste au *Fandroana*, le bain de la Reine de Madagascar, une grande fête annuelle. C'est un sujet moins sérieux que ceux dont il s'est jusqu'à maintenant entretenu avec son père et c'est peut-être la raison pour laquelle il s'adresse cette fois à l'une de ses sœurs:

*"Hier et aujourd'hui 23 novembre (1895), c'est grande fête à Tananarive, le Fandroana. Tous les ans, le 22 novembre au soir, la reine prend un bain et avec l'eau du bain, elle asperge l'assistance ébaubie. C'est jour de grande réjouissance pour les Malgaches qui festoient largement. Plusieurs jours à l'avance, les tribus les plus éloignées viennent apporter leurs cadeaux. Le 21 au soir, il en arrivait encore. Le 22 au matin, distribution au peuple de bœufs du domaine royal. La fête dure jusqu'au soir. Dès trois heures du matin, on a amené les bœufs sur la place d'Andohalo, la plus grande de la ville et ils sont là en liberté,*

*bien tranquilles d'ailleurs jusqu'à l'heure fixée pour la distribution. De 10 heures à midi et de 1 heure et demie à 6 heures du soir, cette distribution a lieu. Des bœufs sont amenés de la place d'Andohalo au palais et la reine elle-même en fait la répartition entre les chefs des différents quartiers de la ville.*

*Alors, commence une débandade folle. Les bœufs donnés par la Reine sont lâchés en liberté par la grande porte de la Cour du Palais et il faut que leurs nouveaux propriétaires réussissent à les emmener. Mais il y a, là, le peuple qui doit chercher à les leur enlever. Tous les esclaves, laissés libres ce jour-là, se précipitent à la suite des bœufs qui courent, affolés, par les rues de la ville. Beaucoup d'accidents se produisent, mais, avec une agilité extraordinaire, les Hovas réussissent à sauter aux cornes et sur le dos des bœufs qui, bientôt saisis par 20 hommes, sont renversés et ligotés; et on les laisse, à l'endroit où ils sont tombés, propriété de celui ou de ceux qui les ont renversés.*

*C'est le soir qu'a lieu le bain. C'est fête au Palais. La Reine reçoit, dans une grande salle, les députations de son peuple, et, après la réception, passe dans une salle à côté où elle prend, dit-on, un bain complet. Elle en sort, vêtue de ses beaux habits, portant à la main une petite calebasse pleine de l'eau qui a eu l'insigne honneur d'enlever la crasse de sa royale personne. Elle asperge l'assemblée avec cette eau, se servant de sa main comme goupillon. C'est un honneur immense et un signe de bonheur d'en recevoir une goutte dans la bouche. Aussi faut-il voir les bouches grandes ouvertes!*

*Puis on mange le riz, le premier récolté de l'année, plat préparé par le premier ministre, mêlé de viande séchée provenant de bœufs tués au Fandroana de l'année précédente.*

*Le lendemain, la distribution de bœufs continue. Mais cette fois, on les tue à l'endroit où ils ont été renversés. Tu juges de l'infection quelques jours après. Il y a eu, heureuse ment, un orage formidable et tout cela a été lavé."*

Cette fête passée, la vie redevient bien calme. Le sous-lieutenant Archambault cultive ses légumes qui poussent à souhait. Il mange des radis provenant des graines envoyées par son père.

Quelques incursions de brigands, les *Fahavalos*, viennent par instants troubler cette vie si paisible. Ces *Fahavalos* volent le courrier des militaires français alors qu'on le transporte à *Tamatave* pour l'acheminer vers la France.

Bien souvent, notre sous-lieutenant se livre à son occupation favorite: la topographie. En février 1896, nous le trouvons en train de faire un travail de longue haleine, une amplification de carte qui doit servir pour une concession de terrains aurifères. C'est d'ailleurs à ce moment que le général *Duchesne* est remplacé dans sa charge de résident général par un ancien préfet de la *Charente*, M. *Laroche*. On trouvait le général trop clément. On souhaite une main dure pour réprimer les petits soulèvements qui se produisent ici et là, autour de *Tananarive*. Précisément, M. *Laroche* a la réputation d'être dur. Aussi l'accueille-t-on, dans les milieux militaires, avec une visible satisfaction. Plus tard, on déchantera. Quoi qu'il en soit, le premier ministre est envoyé en déportation, en *Algérie*. La révolte générale gronde.

Le 22 février 1896, le sous-lieutenant Archambault écrit:

*"Il paraît qu'on a arrêté aujourd'hui un personnage de marque, Ratsimikaba, amant de la Reine, qui, dit-on, devait l'épouser prochainement. Ancien élève de Saint-Maixent, il nous faisait des politesses à n'en plus finir et avait la grande confiance du général Duchesne. Ce monsieur aurait tramé une conspiration qui tendait à l'assassinat de tous les Français. On devait s'introduire chez chacun de nous, à une date et une heure fixées, et nous assassiner tous. Il a été pris des lettres et la reine serait fort compromise dans la conspiration. La première idée a été de la renverser, mais après réflexion, le résident général, craignant des complications, s'est décidé à ne pas l'inquiéter."*

Quelques jours avant sa mort, Madame *Aucouturier*, sœur du lieutenant Archambault, m'écrivait que c'était son frère qui avait découvert la conspiration. Il ne devait pas l'écrire mais l'avait probablement raconté à son retour. Cette chose n'est pas surprenante car dans une de ses lettres à sa sœur, il dit que s'il n'a jamais prétendu à la main de *Sa Majesté Ranavalo*, la reine de *Madagascar*, il possède le cœur d'une de ses cousines, *Raketamanga*, ajoute-t-il.:

*"Elle a 18 ans et est fort jolie pour une malgache. Pas au point de me faire faire des folies. Le cœur des dames malgaches n'est du reste pas une conquête bien difficile."*

Fin mars 1896, la rébellion contre les Français devient générale. Aussi, trouvons-nous, à cette époque, le sous-lieutenant Archambault à 120 kilomètres au nord de *Tananarive*. Il a déjà assisté en 10 jours à 5 combats:

*"Nous poussons les rebelles, l'épée dans les reins."*

Mais quelques jours plus tard, il écrit:

*"Ces sacripants de Fahavalos (les rebelles) sont insaisissables. Depuis un mois, nous courons la brousse. Nous avons fait à peu près 350 kilomètres. Nous en avons tué quelques-uns. Ils se reforment derrière nous, après notre passage, et c'est à recommencer. Le 3 avril, nous sommes allés près du lac Alooetra. Nous sommes revenus par un grand détour en dévastant le pays. Nous avons brûlé plus de 100 villages, ramené un millier de bœufs sans compter les moutons, cochons et volailles mangés en route."*

Cette marche avec les bœufs fut pénible:

*"Nous avons fait 40 kilomètres avec nos bœufs. Ce soir, les Fahavalos sont venus pour essayer de les reprendre. Ils n'y ont point réussi."*

Au mois de juin 1896, tout va de plus en plus mal. Le *fahavalisme* (la rébellion) est général. C'est un véritable soulèvement qui part de la Reine et de ses ministres. Comme le *Résident général* ne sévit pas, des pétitions circulent parmi les Français de Madagascar pour le faire rappeler.

Les rebelles *Hovas* et les soldats français se livrent des combats incessants. Nous voyons, par exemple, le sous-lieutenant Archambault, le 29 juillet, attaquer avec ses 25 hommes un groupe d'un millier de rebelles qui encerclaient son poste d'*Ambohidratrino*:

*"Je rentrais de reconnaissance, dit-il, mes hommes fatigués. Je ne pouvais sortir de nouveau. Dans la nuit, les rebelles venaient brûler un village à 4 kilomètres de mon poste. Le 29 au matin, l'idée me vient de leur donner la chasse. Je me bute, à 8 heures, à la bande qui avait un peu reculé pour prendre position sur une crête très forte... Pour l'effet moral, il me fallait attaquer. Militairement, c'était risqué. Politiquement, c'était nécessaire. J'ai eu deux hommes blessés assez légèrement, mais j'ai enlevé la position."*

Cette action lui vaut des compliments de son colonel pour "*le coup d'œil, l'entrain et la bravoure*" dont il fait preuve dans ce combat.

C'est d'ailleurs à ce moment que le général *Voyron*, commandant supérieur des troupes de Madagascar, le félicite pour "*le zèle et l'intelligence dont il a fait preuve dans les missions topographiques qui lui ont été confiées*", contribuant ainsi par ses travaux à l'établissement d'une carte de la région parcourue par la colonne de 1895.

Ses succès militaires ne le grisent point. Deux mois plus tard, il reconnaît, dans une lettre, que si les casques blancs des Français n'ont qu'à se montrer pour que les *Hovas* détalent, ils n'ont pas grand mérite. Les fusils français portent à 2.000 mètres et les meilleurs fusils *Hovas* à 1.000 mètres seulement. Aussi les Français, dit-il, n'ont-ils aucune peine à tenir les *Hovas* à distance et à leur tuer du monde alors que leurs balles ne sifflent même pas encore au-dessus des têtes des Français.

Dès que le général *Galliéni* a remplacé M. *Laroche*, "les gros bonnets sont secoués". *Randriamampandry* est fusillé avec un oncle de la reine. Quatre autres personnages importants sont envoyés à Djibouti avec une tante de la reine. On fait maintenant aux Français qui sont à Tananarive "*des saluts jusqu'à terre*", ce qui contraste fort avec le début de l'année 1896 où, dit-il, "*les Hovas étaient orgueilleux et avaient absolument l'air de les mépriser.*"

En fin d'année 1896, la rébellion est presque réprimée. La méthode consistant à faire des postes, en tache d'huile, donne de bons résultats, écrit-il:

*"C'est un métier agréable, que de créer des postes. J'en ai déjà installé deux le mois dernier qui, maintenant, marchent tout seuls. Le dernier comporte un mur d'enceinte et deux maisons couvertes en tuiles prises à celles des Fahavalos. On s'étend partout de plus en plus autour du centre de Tananarive vers lequel nous avons été si resserrés à un moment donné."*

Dans ces postes, c'est d'ailleurs presque la vie de famille, une vie toute campagnarde:

*"Sur les ruines du village, restent les anciennes cultures pêcheurs, grenadiers, vignes, cognassiers, citronniers et oranges. A côté de cela, des carrés de pommes de terre et de petits oignons auxquels je vais joindre choux, carottes et salades. Dans les fossés, des caféiers et de superbes bananiers. J'ai une basse-cour de 20 bœufs, 30 cochons et plus de 100 têtes de volaille. C'est une ferme modèle. J'y entasse du riz pris aux environs, aux Fahavalos, et j'ai de quoi meubler ma chambre un lit en ébène en colonnettes tournées, une table, plusieurs chaises, une armoire, etc... Autour de mon poste, c'est le désert complet, sauf 90 habitants, rentrés dans les villages les plus rapprochés."*

Après deux ans de séjour à Madagascar le sous-lieutenant Archambault s'appête à rentrer en France avec la satisfaction du devoir accompli, constate-t-il en mars 1897:

*"La pacification est chose faite maintenant et il ne reste plus que des embryons de bandes qui n'osent plus se montrer. Les Malgaches ont cru, à un moment, nous mettre à la porte. Ils y ont gagné une misère noire qui règne maintenant sur la moitié de l'Imerina. Ils ont eu des milliers de tués et bien plus encore de morts de maladies et de privations. Il faut les voir rentrer quand ils se soumettent, haves, exténués, galeux à faire pitié."*

Avant de quitter l'île, il a l'honneur et le plaisir d'offrir à déjeuner dans son poste, à son ancienne Majesté Ranavalo, la Reine déchuë de Madagascar, qu'on envoie dans le plus grand secret, en déportation:

*"La pauvre femme m'inspirait plus que de la pitié. Malgré le chagrin de sa déchéance, elle riait à gorge déployée quand elle eut bu une demi-bouteille de vin blanc. Elle était du reste enchantée de la manière dont nous l'avons reçue et n'y avait guère compté."*

Le 23 juin 1897, Gustave Archambault arrive à Marseille et prévient ainsi son père:

*"J'arrive ce matin à Marseille par "Iraouady". Le temps de rassembler les papiers qui me sont nécessaires, je serai à Angoulême samedi ou dimanche. Ne t'inquiète pas davantage de moi. Je connais le chemin des Rassats."*

Le 25 septembre 1896, il avait été promu lieutenant. C'est avec ce grade qu'il repart, en 1898, pour l'Afrique Equatoriale dont il ne doit pas revenir. Il fait partie de la "Mission Julien", dite "Relève Marchand".

Le lieutenant Archambault, m'a dit Madame Aucouturier, sa sœur, devait communiquer à Marchand, de la part de ses amis de Paris, un message secret l'avertissant qu'il était trahi en haut-lieu. Son départ se place bien, en effet, peu avant l'affaire de Fachoda.

La famille du lieutenant Archambault possède deux lettres que celui-ci avait adressées à sa sœur Marie. La première, datée du 10 janvier 1899, nous apprend qu'il vient d'être gravement malade. Il a été atteint par une bilieuse hématurique:

*"Maladie que tu ne connais peut-être même pas de nom, dit-il, et à laquelle on n'échappe guère au Congo quand, comme nous, on séjourne longtemps dans le bas avec l'obligation de subir le soleil et la fatigue que nous a imposés l'instruction de nos hommes."*

Et il explique sa rapide guérison (il est tombé malade le 16 décembre 1898 et le 25 suivant, il est debout) par le fait qu'il a eu de la chance d'être atteint au début de son séjour et qu'ainsi, n'étant pas encore trop anémié, il a pu fournir une résistance suffisante à la maladie. D'ailleurs, le mois qu'il a passé à Liranga (lieu de sa maladie et de sa convalescence) restera dans son souvenir comme celui d'une oasis dans le désert:

*"Après huit jours de diète complète, dit-il, d'anéantissement sans souffrances, vient le réveil. Une bonne nourriture, saine et abondante, des vins généreux, remplacent à vue d'œil la faiblesse et la jaunisse caractéristiques de l'hématurie. C'est une résurrection. Il n'y a vraiment que les missions catholiques, où malgré la simplicité de la vie qu'on y mène, on ait ce bien-être, dû surtout à la détente de l'esprit. Bien loin sont les soucis, les petites querelles, les affaires énervantes de toutes sortes qui, aux colonies, nous rendent si pointilleux, si susceptibles et si irritables."*

Mais ce bon mois passé, le lieutenant pense déjà à repartir. Que deviennent ses camarades? Que devient la colonne contre les Bondjos?

Dans sa deuxième lettre datée du 6 mars 1899, nous le retrouvons complètement rétabli. Il a fait du chemin. Il est allé retrouver ses camarades de la Mission Julien, à Ouango. De Liranga à Ouango, il y a 1.200 à 1.300 kilomètres. Il en a fait 700 en vapeur et le reste en pirogue. A Ouango, la Mission attend de nouveaux ordres:

*"Quels seront ces ordres, c'est ce que j'ignore, dit-il. De l'abandon de Fachoda résultera une toute nouvelle orientation de notre politique au Centre Africain."*

Il est intéressant de lire la description qu'il fait de ces contrées africaines que bien peu de Blancs avaient vues avant lui:

*"Le pays est, en somme, moins intéressant que Madagascar où il y a du moins une demi-civilisation. Ici, ce sont de vrais sauvages qui se ressemblent plus ou moins dans leurs traits généraux. De Liranga jusqu'au delà d'Ouango, nous sommes en pays anthropophage, où du reste, ces bons cannibales sont moins terribles qu'on pourrait le croire et ont de nos fusils une crainte salutaire."*

*Plus haut, à Bangassou, Refai, etc., on arrive chez les sultans où la légende veut qu'on trouve trace de la civilisation arabe. Erreur profonde; ces sultans ont été inventés. Ce sont des chefs de village sans influence sérieuse sur la région qu'ils sont censés commander et qui ne nous rendent aucun service. En revanche, ils savent très bien soutirer les cadeaux. En somme, c'est un pays où il n'y a pas grand' chose de bon."*

*A part l'ivoire qui commence à se faire rare, le caoutchouc que nous n'exploitons pas, il n'y a rien qui vaille la peine d'être exporté à cause des prix exorbitants des transports. Les nègres ont juste ce qu'il leur faut pour se nourrir et quelques blancs sur une étendue immense ont peine à trouver de quoi assurer leur subsistance.*

*Je ne sais pas si l'intérieur vaut mieux, mais les rives du Congo et de l'Oubangui ne valent rien et sont épuisées quand on leur demande un millier de porteurs sur 600 kilomètres de longueur. Au-dessus d'Ouango, on ne saurait trouver un millier de porteurs sur 1.200 kilomètres. Enfin, on voit du moins des pays que tout le monde n'a pas l'occasion de parcourir."*

Et la lettre se termine par un regret et par un espoir. Regret de n'avoir pu servir à relever *Marchand* et ses hommes, espoir de rester quand même dans le pays à rayonner. Ou alors, dit-il:

*"Ce ne serait pas la peine de nous avoir envoyés ici à grands frais pour nous ramener sans nous avoir utilisés."*

Environ deux mois après l'envoi de cette lettre, le lieutenant *Archambault* disparaissait.

Sa famille conserve deux lettres relatant les circonstances de sa mort. La première a été écrite par *Monseigneur Augouard* qui suivait la mission militaire française. Cette lettre a été adressée, non pas directement à la famille *Archambault*, mais au frère de *Monseigneur Augouard*, alors chanoine de *Poitiers*. La seconde a été écrite à un des beaux-frères du lieutenant *Archambault*, par un de ses compagnons d'*Afrique Equatoriale* qui avait été aussi un de ses camarades de Lycée à *Angoulême*. Voici la première lettre:

*"En partant de Brazzaville, le bon lieutenant était en excellente santé, mais à bord du bateau, il fut pris d'une fièvre bilieuse qui inspira des inquiétudes au docteur qui accompagnait la colonne. Aussi, en passant à Liranga, on le débarqua à notre mission de Saint-Louis où les soins les plus assidus et fraternels lui furent prodigués pendant près d'un mois. Il se remit sur pied, continua son voyage et arriva fort bien portant à Bangui.*

*Là, il dut faire un mois de voyage en pirogue sur les rapides et s'avança assez loin dans l'intérieur. Après l'abandon de Fachoda, le Gouvernement envoya à la colonne de renfort commandée par le capitaine Julien, l'ordre de redescendre et de se replier sur le Chari et le Tchad.*

*C'est ainsi que toute la colonne revint à la mission de la Sainte-Famille qui servait de point de départ pour le Chari. Peu de jours après son arrivée, le lieutenant fut repris d'une fièvre bilieuse et le Père Luce habitué à soigner ces maladies voulut lui faire suivre un traitement énergique. Le bon lieutenant qui ne se croyait pas si bas, refusa énergiquement, croyant qu'il s'en tirerait comme la première fois à Liranga. Le Père Luce, voyant le danger, envoya une pirogue d'urgence à Bangui chercher un docteur et celui-ci arriva rapidement après avoir marché jour et nuit pour franchir ses 250 kilomètres sur les rapides. Tous les soins furent prodigués au bon lieutenant, mais hélas, inutilement! Le Père Luce put alors le confesser et lui administrer l'extrême-onction. Il expira aussitôt après.*

*Les officiers et les hommes de sa compagnie pleurèrent le brave camarade et le chef qui n'avait su s'attirer que des sympathies et la Mission lui fit les funérailles les plus solennelles. Quelques jours après, le 1er juin, j'arrivai à la Sainte-Famille et je ne pus qu'aller prier sur la tombe pour remplacer la famille absente. En priant pour le cher défunt que j'avais pu aimer et apprécier, j'ai prié Dieu d'adoucir aussi pour ses chers parents l'amertume de la séparation. Le corps du lieutenant repose donc en terre sainte et des prières sont dites chaque jour à la Mission pour le repos de son âme. Son chef, le capitaine Julien, manifesta une vive douleur en perdant ce jeune compagnon dont il me faisait le plus grand éloge..."*

Cette lettre est partie de *Brazzaville* le 10 septembre 1899. La deuxième, dont j'ai parlé plus haut, est datée du 5 octobre suivant. Elle est partie de *Bangui*. Elle confirme ce que dit *Monseigneur Augouard*.

Malgré ces lettres, les sœurs du lieutenant *Archambault* continuent, à tort ou à raison, à penser que leur frère à été assassiné.



J'ai voulu savoir ce qu'était devenue la tombe du lieutenant *Archambault*. Sur les conseils du chef du *Service des Archives* au ministère de la *France d'Outre-mer*, j'ai écrit aux *Missionnaires* du *Saint-Esprit* à *Bessou*.

Le premier poste de mission du Père *Ch. Tisserant* fut justement la *Sainte-Famille* des *Banziris*, à *Bessou*. Il y arriva le 11 novembre 1911:

*"C'est dès cette époque, m'écrit-il, que j'ai pu prier sur la tombe du lieutenant Archambault, ainsi que sur celles des autres Européens enterrés là un Père de la Mission, un commerçant et une Sœur de la Mission, morte en 1913.*



A cette époque, le Père Cottel qui avait assisté à la mort du lieutenant Archambault était Supérieur de la Mission et c'est du Père Cottel que le Père Ch. Tisserant a appris les détails de sa mort. Les renseignements qu'il me fournit, de mémoire, confirment la thèse de mort par suite de fièvre bilieuse hématurique.

Le Frère Denis Arretchea qui a passé trois ans vers 1925, à la mission de Bessou m'a écrit qu'il a lui-même entretenu la tombe du lieutenant Archambault, dans le cimetière de la Mission. Il me signale aussi que cette mission a été déplacée et se trouve maintenant à Fort-Sibut.

Mes deux correspondants me signalent aussi qu'on a transporté les restes du lieutenant Archambault dans le cimetière civil de Bangui. Le Père Tisserant me dit qu'en 1944, la Mission ayant cédé le terrain et les bâtiments de la Sainte-Famille à une société cotonnière, les corps des Européens furent relevés et descendus à Bangui.

Enfin, en 1954, le Père Jean Hyernard, de la Mission Catholique de Bangui m'a écrit qu'il s'est assuré que la tombe du lieutenant Archambault est bien au cimetière civil de Bangui. Elle est décente, ajoute-t-il"



Voici enfin dans quelles conditions on donna son nom à Fort-Archambault.

Le colonel de Virieu, chef du Service Historique de l'Armée m'a fourni les renseignements suivants.

La Compagnie Julien, dont faisait partie Archambault, était envoyée en relève de la Mission Marchand. Or, après l'affaire de Fachoda, un accord intervint entre la France et l'Angleterre qui consacrait l'abandon des prétentions françaises au Bahr-el-Gazal. La relève de la Mission Marchand, dès lors sans objet, fut arrêtée au point qu'elle avait atteint Bangassou, sur la rivière M'Bomou, affluent de l'Oubangui.

Antérieurement, en 1897, Emile Gentil avait accompli une première exploration au lac Tchad, puis était venu en France en 1898.

C'est au cours de l'hiver 1898-1899 qu'un de ses collaborateurs, le lieutenant de vaisseau Bretonnet, devenu administrateur des colonies, prépare alors une deuxième expédition pour occuper de façon effective au nom de la France, les pays du Tchad qui n'avaient été qu'explorés. La relève de la Mission Marchand, qui a perdu son but premier, est mise, par télégramme du ministère des Colonies, à la disposition de Bretonnet. Le 29 mars 1899, Julien, en exécution de cet ordre, quitte Bangassou, sur le M'Bomou par voie de terre pour rejoindre Bretonnet à Krébedjé (nom indigène du poste de Fort Sibut).

Entre temps, (le 1er mai 1899) Bretonnet avait dû quitter Gribingui (actuellement Fort-Crampel, sur la rivière Gribingui, affluent du Chari), avant d'être rejoint par la compagnie Julien, pour aller au secours de Gaou Rang, Sultan de Baguirmi, alors notre allié. Le territoire de ce dernier avait été envahi par Rabah. C'est pour châtier Rabah et rétablir Gaou Rang dans ses droits que le ministère des Colonies avait autorisé la Mission Breannot et lui avait adjoint la Compagnie Julien.

Gentil, Commissaire du Gouvernement, revenu en Afrique, arrivait, vers cette date, avec des renforts (capitaines Robillot, de Cointet, de Lamothe, lieutenant Kieffer) dans cette région du coude de l'Oubangui.

A Bessou, il rencontre la compagnie Julien qui se dirigeait vers Krébedjé.

Quant à Bretonnet, il a rejoint Gaou Rang. Malheureusement, il est surpris par Rabah à Togbao, sur le Chari, où il est massacré avec presque tous ses compagnons, le 17 juillet 1899.

A cette date, Gentil était déjà inquiet des nouvelles reçues de Bretonnet car elles laissaient prévoir une attaque imminente de Rabah.

Le 16 août, au village de Tounia Kankao (sur le Chari), il apprend du sergent Samba Saïl (seul survivant du désastre) le massacre de Togbao. Il décide aussitôt de ne pas pour suivre la colonne.

Il laisse les capitaines Robillot et Julien avec l'ordre d'édifier un fort à cet endroit et retourne chercher des renforts à Gribingui.

C'est à ce fort, construit au village de Tounia Kankao, que Julien et Robillot ont donné le nom du lieutenant Archambault.

Fort-Archambault est situé à vol d'oiseau à plus de 475 kilomètres au nord de Bessou où est mort le lieutenant.

Avant la construction du Fort, il n'y avait à son emplacement qu'un village d'indigènes. Il s'est trouvé que cet endroit occupait une position centrale entre la colonie de l'Oubangui Chari et le territoire du Tchad.

Aussi, à l'avenir, *Fort-Archambault* a-t-il pu servir de base d'opérations pour les colonnes destinées à la conquête et à la police de ces régions. Il a joué un rôle de première importance dans l'histoire militaire du *Tchad* et de l'*Ouban gul-Chari*.



Le colonel de *Virieu* me signale que le lieutenant *Archambault* est noté comme ayant été un brillant officier colonial. C'est pourquoi il estime qu'il serait très regrettable que l'étude rédigée par lui "*L'Insurrection en Imerina en 1896*" ne contribue pas directement à l'histoire de la conquête de *Madagascar*, ce travail étant de première main et présentant un intérêt certain. Ce travail fut aussi remarqué par le général de *Division, Bourgey*, qui le cita dans l'*Ordre* qu'il laissa au *Corps* de la *2e Brigade de la Marine*, en 1898.

Il ne m'appartient donc pas de faire les éloges militaires du lieutenant *Archambault*. Le colonel de *Virieu* en ouvrant son dossier l'a fait pour moi.

A travers le lieutenant *Archambault*, j'admire surtout ses parents, gens de condition modeste, qui ont réussi à si bien élever une aussi grande famille.

J'admire aussi l'intelligence, l'énergie au travail de *Gustave Archambault* répondant par l'effort à l'effort que faisaient ses parents pour lui, et pour ses sœurs.

En dehors de ses qualités professionnelles, j'admire enfin sa compréhension de l'homme et plus particulièrement des humbles, même de ceux que son métier obligeait à considérer et à traiter comme des ennemis.

*Gustave Archambault* honore la *Charente*.

